La vision platonicienne de la mort

Pourquoi Socrate est-il si tranquille face à la mort ?

Une première réponse dans ce texte célébrissime : le chant du cygne

Le thème mythologique du chant du cygne, déjà présent chez Homère (Hymne XXI, « A Apollon ») ou, plus tard, Eschyle (par ex. Agamemnon, v. 1445), est récurrent dans la littérature. Il est ici évoqué par Platon, dans la bouche de Socrate, dont les derniers instants sont proches.

84d (…) Καὶ ὁ Σιμμίας ἔφη· « Καὶ μήν, ὦ Σώκρατες, τἀληθῆ σοι ἐρῶ. Πάλαι γὰρ ἡμῶν ἑκάτερος ἀπορῶν τὸν ἕτερον προωθεῖ καὶ κελεύει ἐρέσθαι διὰ τὸ ἐπιθυμεῖν μὲν ἀκοῦσαι, ὀκνεῖν δὲ ὄχλον παρέχειν, μή σοι ἀηδὲς ᾖ διὰ τὴν παροῦσαν συμφοράν. » Καὶ ὃς ἀκούσας ἐγέλασέν τε ἠρέμα καί φησιν· « Βαβαί, ὦ Σιμμία· ἦ που χαλεπῶς ἂν τοὺς ἄλλους ἀνθρώπους πείσαιμι (84e) ὡς οὐ συμφορὰν ἡγοῦμαι τὴν παροῦσαν τύχην, ὅτε γε μηδ᾽ὑμᾶς δύναμαι πείθειν, ἀλλὰ φοβεῖσθε μὴ δυσκολώτερόν τι νῦν διάκειμαι ἢ ἐν τῷ πρόσθεν βίῳ· **καί, ὡς ἔοικε, τῶν κύκνων δοκῶ φαυλότερος ὑμῖν εἶναι τὴν μαντικήν, οἳ ἐπειδὰν αἴσθωνται ὅτι δεῖ αὐτοὺς ἀποθανεῖν, ᾄδοντες καὶ ἐν (85a) τῷ πρόσθεν χρόνῳ, τότε δὴ πλεῖστα καὶ κάλλιστα ᾄδουσι, γεγηθότες ὅτι μέλλουσι παρὰ τὸν θεὸν ἀπιέναι οὗπέρ εἰσι θεράποντες. Οἱ δ᾽ἄνθρωποι διὰ τὸ αὐτῶν δέος τοῦ θανάτου καὶ τῶν κύκνων καταψεύδονται, καί φασιν αὐτοὺς θρηνοῦντας τὸν θάνατον ὑπὸ λύπης ἐξᾴδειν, καὶ οὐ λογίζονται ὅτι οὐδὲν ὄρνεον ᾄδει ὅταν πεινῇ ἢ ῥιγῷ ἤ τινα ἄλλην λύπην λυπῆται, οὐδὲ αὐτὴ ἥ τε ἀηδὼν καὶ χελιδὼν καὶ ὁ ἔποψ, ἃ δή φασι διὰ λύπην θρηνοῦντα ᾄδειν. Ἀλλ᾽οὔτε ταῦτά μοι φαίνεται (85b) λυπούμενα ᾄδειν οὔτε οἱ κύκνοι, ἀλλ᾽ἅτε οἶμαι τοῦ Ἀπόλλωνος ὄντες, μαντικοί τέ εἰσι καὶ προειδότες τὰ ἐν Ἅιδου ἀγαθὰ ᾄδουσι καὶ τέρπονται ἐκείνην τὴν ἡμέραν διαφερόντως ἢ ἐν τῷ ἔμπροσθεν χρόνῳ.** Ἐγὼ δὲ καὶ αὐτὸς ἡγοῦμαι ὁμόδουλός τε εἶναι τῶν κύκνων καὶ ἱερὸς τοῦ αὐτοῦ θεοῦ, καὶ οὐ χεῖρον ἐκείνων τὴν μαντικὴν ἔχειν παρὰ τοῦ δεσπότου, οὐδὲ δυσθυμότερον αὐτῶν τοῦ βίου ἀπαλλάττεσθαι. Ἀλλὰ τούτου γ᾽ἕνεκα λέγειν τε χρὴ καὶ ἐρωτᾶν ὅτι ἂν βούλησθε, ἕως ἂν Ἀθηναίων ἐῶσιν ἄνδρες ἕνδεκα.

Platon, Phédon, 84d-85b : « Le chant du Cygne »

84c (…) A quoi Simmias répondit : « Je vais te dire la vérité, Socrate. Depuis un moment, chacun de nous, en proie au doute, pousse et engage l'autre à te poser une question, car nous avons grande envie de t'entendre, mais nous hésitons à te déranger, de peur que cela ne te soit désagréable dans ta situation. » En entendant cela, Socrate se prit à rire doucement et dit : « Parbleu, Simmias, j'aurais vraiment de la peine à persuader aux autres hommes que je ne regarde pas ce qui m'arrive comme un malheur, quand je ne puis même pas vous en persuader vous-mêmes, et quand vous avez peur de me trouver d'humeur plus chagrine que dans ma vie passée. A ce que je vois, vous me croyez inférieur aux cygnes pour la divination. Quand ils sentent approcher l'heure de leur mort, les cygnes chantent ce jour-là plus souvent et plus mélodieusement qu'ils ne l'ont jamais fait, parce qu'ils sont joyeux de s'en aller chez le dieu dont ils sont les serviteurs. Mais les hommes, par suite de leur crainte de la mort, vont jusqu'à calomnier les cygnes et disent qu'ils déplorent leur trépas par un chant de tristesse. Ils ne réfléchissent pas qu'aucun oiseau ne chante quand il a faim ou froid ou qu'il est en butte à quelque autre souffrance, non pas même le rossignol, l'hirondelle et la huppe, qui chantent, dit-on, pour lamenter leur douleur. Mais moi, je ne crois pas qu'ils chantent de tristesse, pas plus que les cygnes ; je pense, au contraire, qu'étant les oiseaux d'Apollon, ils sont devins et que c'est parce qu'ils prévoient les biens dont on jouit dans l'Hadès, qu'ils chantent et se réjouissent ce jour-là plus qu'ils ne l'ont jamais fait pendant leur vie. Or je me persuade que je suis moi-même attaché au même service que les cygnes, que je suis consacré au même dieu, que je tiens de notre maître un don prophétique qui ne le cède pas au leur, et que je ne suis pas plus chagrin qu'eux de quitter la vie. C'est pourquoi, à cet égard, vous n'avez qu'à parler et à faire toutes les questions qu'il vous plaira, tant que les onze des Athéniens le permettront.

Traduction et paratexte d'A. Fillon, sur le site Helios :

http://helios.fltr.ucl.ac.be/fillon/socrate/PlatonPhedonCygnetxt.htm

« [...] tant que nous aurons le corps associé à la raison dans notre recherche et que notre âme sera contaminée par un tel mal, nous n'atteindrons jamais complètement ce que nous désirons et nous disons que l'objet de nos désirs c'est la vérité. Car le corps nous cause mille difficultés par la nécessité où nous sommes de le nourrir; qu'avec cela des maladies surviennent, nous voilà entravés dans notre chasse au réel. Il nous remplit d'amours, de désirs, de craintes, de chimères de toute sorte, d'innombrables sottises, si bien que, comme on dit, il nous ôte vraiment et réellement toute possibilité de penser. Guerres, dissensions, batailles, c'est le corps seul et ses appétits qui en sont cause; car on ne fait la guerre que pour amasser des richesses et nous sommes forcés d'en amasser à cause du corps, dont le service nous tient en esclavage. La conséquence de tout cela, c'est que nous n'avons pas de loisir à consacrer à la philosophie. Mais le pire de tout, c'est que, même s'il nous laisse quelque loisir et que nous nous mettions à examiner quelque chose, il intervient sans cesse dans nos recherches, y jette le trouble et la confusion et nous paralyse au point qu'il nous rend incapables de discerner la vérité. Il nous est donc effectivement démontré que, si nous voulons jamais avoir une pure connaissance de quelque chose, il nous faut nous séparer de lui et regarder avec l'âme seule les choses en elles-mêmes. Nous n'aurons, semble-t-il, ce que nous désirons et prétendons aimer, la sagesse, qu'après notre mort, ainsi que notre raisonnement le prouve, mais pendant notre vie, non pas ».

Platon. *Phédon.* 66b>66e. Traduction d'Emile Chambry.

τὸ σῶμα/τὸ σῆμα : L'image du corps comme tombeau

NB: Il y a quatre occurrences dans le texte platonicien du thème du *sôma* au *sèma* c'est-à-dire du corps-cadavre au tombeau. (*Sôma* qu'on traduit par corps désigne originellement le cadavre)

Phèdre, 250c: "Ce sépulcre que nous promenons avec nous et que nous appelons le corps, enchaînés à lui comme l'huître l'est à sa coquille"

Cratyle, 400c-d: "Voilà un nom, sôma, dont je juge grande la diversité, et même considérable, si peu qu'on le déforme. Certains disent en effet du corps qu'il est le "sépulcre", sèma, de l'âme, attendu que dans la vie présente, il en est la sépulture. Et encore puisque c'est au moyen du corps que l'âme "signifie", *sèmaineï,* ce qu'elle peut avoir à signifier, pour cette nouvelle raison, c'est à bon droit que le corps est appelé sèma. Ce sont toutefois les Orphiques qui ont établi ce nom, dans la pensée que l'âme paie des fautes qui ont présentement motivé cette peine; que le corps est pour elle une enceinte, image de la prison destinée à la "tenir en garde", *sôzètaï,* qu'il est en conséquence cela à l'égard de l'âme, en conformité avec le nom qu'il porte, son sôma, jusqu'à ce qu'elle ait achevé de payer sa dette, ainsi pas même une lettre à changer!"

Gorgias, 493a-c: " C'est justement ce que j'ai entendu soutenir par quelqu'un des Sages: à cette heure, disait-il, nous sommes morts, notre corps, sôma, et cette partie de l'âme où sont les désirs est précisément de nature à se laisser séduire et retourner sens dessus dessous. C'est ce dont un homme ingénieux, un Sicilien peut-être ou bien un Italique, a fait, dit-on, une fable, dans laquelle, donnant au mot un croc-en-jambe, il a appelé "un tonneau, *pithos",* cette partie de l'âme, à cause de sa disposition à se laisser persuader, *pithanon,* de sa crédulité, et les gens déraisonnables, des hommes incapables de garder le secret; appelant d'autre part "un tonneau troué", cette partie de l'âme à laquelle appartiennent les désirs, la comparant, en raison de l'insatiabilité de leurs désirs, à ce qu'il y a de disloqué dans le tonneau et à son incapacité de ne pas laisser fuir tout ce qu'on y met".

Phédon, 82a-c. « Qu'entends-tu donc par ces mœurs, Socrate ? – Le voici : ceux dont la gloutonnerie, la démesure, la passion de boire ont été la pratique ordinaire, et qui ne s'en sont pas défendus, c'est vraisemblablement dans des formes d'ânes et d'autres pareilles bêtes, que vont se plonger leurs âmes ; ne le penses-tu pas? — Hé oui! ce que tu dis n'a rien que de vraisemblable. Quant à ceux qui ont prisé par dessus tout les injustices, les tyrannies, les rapines, ce sera dans des formes de loups, de faucons, de milans ; à moins que nous ne fassions aller quelque part ailleurs les âmes de ce genre? — Ne t'en mets pas en peine ! dit Cébès : ce sera dans de telles formes. — Aussi bien n'est-il pas dès lors manifeste, poursuivit-il, que dans les autres cas aussi, la destination éventuelle de chaque âme sera déterminée par la similitude de sa pratique ordinaire? — Manifeste assurément! dit-il ; comment pourrait-on le nier? — Mais, même dans ces gens là, les plus heureux, reprit Socrate, et qui seront destinés à une meilleure place, ne seront-ils pas ceux qui se seront adonnés à cette vertu sociale et civique qui, sous le nom précisément, de tempérance et de justice, est une vertu fondée sur l'habitude et l'exercice, sans le concours de la philosophie et de la réflexion? — En quoi donc seront-ils les plus heureux? — En ce que, vraisemblablement, leur réincarnation les fera passer dans une espèce animale dont les moeurs sont sociales et policées: abeilles, je pense, ou guêpes, ou fourmis; ou encore, si c'est dans leur même forme d'hommes qu'ils reviennent ce sera encore à des gens de bonne conduite qu'ils donneront naissance. — Vraisemblablement! — Mais, en tout cas, le retour à la nature des Dieux est interdit à qui n'a pas pratiqué la philosophie, à qui s'en est allé sans être intégralement pur ; il n'est permis qu'à l'ami du savoir ! »

NB: Tous ces textes sont cités dans la traduction de Léon Robin. La Pléiade.

Anthologie réalisée par Simone Manon, professeur de philosophie, sur son blog PhiloLog